

1) VERSION GRECQUE

A NOTES POUR LA TRADUCTION

- δεσποτην : accusatif de but.
- παιδων προθνησχειν πατερας : proposition infinitive explicative de νομον.
- παρα : postposition gouvernant le génitif πατρος.

B TRADUCTION PROPOSEE

C'est moi qui, pour te faire le maître de la maison, t'ai engendré et nourri. Mais je ne dois pas mourir à ta place. Les pères mourir à la place des enfants, ce n'est pas une loi que j'ai reçue, ni de mes aïeux, ni de la Grèce. C'est pour toi seul, que tu sois heureux ou malheureux, que tu es né ; ce que du devais obtenir de nous, tu le possèdes, tu commandes sur beaucoup de monde et nombreux sont les arpents de terre que je te laisserai, car je les ai reçus de mon père.

2) VERSION LATINE

A NOTES POUR LA TRADUCTION

V.657-658 : Construire de la façon suivante : « sperasti (= speravisti) me posse efferre pedem (proposition infinitive) te relicto » (ablatif absolu).

V. 659 : « si placet superis nihil reliqui ex tanta urbe » (proposition infinitive).

V. 660 : « periturae » : participe futur épithète de « Troiae »

V. 661 : « isti » : ne pas oublier que ce démonstratif, au génitif singulier, s'applique à la deuxième personne, avec un sens souvent péjoratif.

B TRADUCTION PROPOSEE

Il refuse et reste attaché à son entreprise et à sa demeure. Je suis de nouveau porté à prendre les armes et, au comble du malheur, je souhaite la mort. Car quelle décision et quel sort m'étaient-ils désormais donnés ? As-tu espéré, père, que je puisse m'enfuir après t'avoir abandonné et une telle parole sacrilège est-elle tombée d'une bouche paternelle ? S'il plaît aux dieux d'en haut qu'il ne reste rien d'une si grande ville et qu'il te plaise d'ajouter à la perte future de Troie la tienne et celle des tiens, la porte est ouverte à ta mort, et viendra bientôt Pyrrhus des flots du sang de Priam.

C COMMENTAIRE DU TEXTE DE BALZAC

Pour commenter ce texte extrait du *Père Goriot* de Balzac en se référant aux deux extraits de ces œuvres de grands classiques, comme Euripide et Virgile, il faut d'abord constater que les situations et les époques sont certes différentes, mais qu'une constante s'impose au-delà des siècles : celle des **rapports, plus ou moins conflictuels entre père et fils ou fille(s)**.

Il faut aussi remarquer que **le début et la fin de l'extrait balzacien font comme un effet d'encadrement** : « La parie périra si les pères sont foulés aux pieds. », phrase à laquelle fait écho la dernière : « La loi veut qu'on vienne voir mourir son père, la loi est pour moi. » Ainsi, deuxième remarque importante : **les notions de patrie, de paternité, de respect filial, de loi** sont au cœur de ce texte, comme il apparaît également dans les deux autres. Plus précisément, c'est la loi qui est invoquée par Phérès qui prétend qu'aucune loi ni ancestrale ni grecque ne l'oblige à mourir à la place de son fils. Et, dans *l'Enéide*, Enée évoque à la fois sa patrie, Troie, qui est perdue et son père à qui il s'adresse et qu'il veut sauver, un père qu'il respecte au plus haut point.

Ceci étant posé, on peut constater que le Père Goriot à l'agonie est à la fois plein de **lucidité** et **d'illusion** quant à ses filles : il dit bien ce qu'il a fait pour elles, ce qu'elles lui ont fait. Il les connaît bien et avoue ses fautes envers elles : « Tout est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela, moi. ». Et il répète avec un sens aigu de l'humilité, de la culpabilité, les raisons de leur vil comportement : « Je n'ai pas su me conduire, j'ai fait la bêtise d'abdiquer mes droits. [...] Je suis un misérable, je suis justement puni. Moi seul ai causé les désordres de mes filles, je les ai gâtées. ».

Et après avoir lucidement, dans une sorte de délire poignant, dit ce qu'elles lui ont fait, ce qu'elles font et feront, il veut se convaincre qu'elles viendront l'assister lors de son agonie et de sa mort. Le contraste est frappant entre les phrases qui font le constat clair et sans appel de leur comportement et l'affirmation de leur venue. Ainsi s'écrie-t-il douloureusement : « J'ai vécu pour être humilié, insulté. Je les aime tant, que j'avalais tous les affronts par lesquels elles me vendaient une pauvre petite jouissance humaine. ». Et se projetant sur un futur proche, il répète la souffrance causée par leur non-venue : « Je leur ai donné ma vie, elles ne me donneront pas une heure aujourd'hui ! J'ai soif, j'ai faim, le cœur me brûle, elles ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens. » .

Et juste après ces affirmations désespérées, il envisage leur venue d'abord au futur, puis au présent en un appel pathétique : « Oh ! elles viendront ! Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père... ». A la fin, de façon haletante, il fait alterner le présent hallucinatoire et l'affirmation du futur : « Je les entends, elles viennent. Oh ! oui ! elles viendront. » Mais il le sait bien : elles ne viendront pas ! C'est la voix de l'amour paternel que l'on perçoit ici, comme on a entendu celle l'égoïsme paternel dans la bouche de Phérès et celle de l'amour filial dans la bouche d'Enée.

Pour finir, on peut mettre l'accent sur le fait que le monologue du Père Goriot (Eugène de Rastignac n'étant qu'un auditeur muet dans cet extrait) a des accents à la fois **épiques** et **tragiques**, ceux de ce « Christ de la paternité », fait pour mourir dans une solitude désespérée, abandonné qu'il est par ses filles.